

Le baiser de Marie-Clotilde

Tout a commencé quand j'ai vu cette annonce au sujet d'un ordinateur portable d'occasion. Une affaire vite bouclée qui s'était avérée honnête. Je venais d'aménager dans un petit appartement situé dans un quartier relativement calme de Bruxelles, du côté de la place Sainte Catherine.

J'étais célibataire. Pas vraiment un solitaire. J'avais un groupe de copains. Une petite amie de temps en temps, ô pas de quoi me faire dormir à poings fermés, mais bon.

Disons que je n'étais pas suffisamment beau pour que, comme par hasard, des tas de filles m'apprécie surtout pour mon humour et mon affabilité...

Dès que j'ai installé le petit ordinateur sur mon bureau, je me suis connecté à Internet. J'ai vite découvert les e-mails.

Petit à petit, j'ai commencé à écrire à des correspondants partout dans le monde. Je passais des heures chaque jour à répondre à mes amis internautes. Ensuite j'ai découvert les forums virtuels. J'y passais mes soirées. D'abord une sur deux, puis sept jours sur sept. Je me relevais la nuit pour contacter des personnes.

À mon travail je devenais de moins en moins productif, j'avais un visage tuméfié de fatigue.

Je ne passais plus un seul jour sans aller discuter sur un chat.

Je me disais que quelque chose n'était pas normal dans mon comportement et j'ai commencé par m'imposer des normes.

Je tentais de limiter mes temps de connexion.

J'ai tenu le coup deux ou trois semaines, peut-être plus.

Puis je suis retombé dans la spirale, bêtement, en cherchant un site sur des coins de Toscane à découvrir à pied.

J'ai toujours bien aimé la marche. La marche et sa légèreté.

La seule victoire que j'avais pu arracher à l'attraction du réseau, c'est que je ne me levais plus la nuit pour me connecter.

Sauf le week-end.

Je me consolais en me disant qu'il y avait pire que moi.

Il m'arrivait de mentir sur la durée réelle de mes connexions.

Je n'avais plus de copine. Mes dernières relations avec les femmes n'avaient pas été très brillantes.

Chaque histoire avait été pour moi une source de déceptions et d'effondrements. Bref, les filles ça ne me manquait pas trop.

Je ne trouvais donc pas cette solitude si étrange que cela.

Si on est un homme pas repoussant, plutôt élégant et gentil, et en plus socialement « respectable », on passe vite pour un être bizarre à se passer de femmes comme ça.

L'attitude machiste qui consiste à conclure que sans vie sexuelle on n'existe pas ou si misérablement, m'exaspérais. On se sentait vite classé. On était catalogué en marge des plaisirs de la vie.

Je me disais aussi que le sexe et les rencontres en général n'échappaient pas à cette logique de consommation où on se lasse très vite de l'autre. On allait vers un autrui jetable.

Je sais, c'était un discours un peu bateau, mais qui n'y a pas un jour été confronté ?

À cette époque, je me disais que les femmes qu'on rêve d'approcher n'existent pas vraiment. Ces rêves ne sont que des corps remplis de nos espoirs, des vies nourries de nos manques.

Les femmes sont surtout ce qui nous échappe.

Internet était un outil de communication extraordinaire.

La toile correspondait à mon besoin de communiquer autrement avec les autres. Je pensais qu'il ne créait pas ce besoin artificiel et qu'il répondait, au contraire, à un besoin fondamental.

Je dénichais des personnes impossibles à rencontrer dans la vie quotidienne, je découvrais d'autres modes de pensée.

Je pouvais me confier, partager. Dans les groupes de discussion je trouvais des adversaires à ma mesure.

Tout cela dans l'anonymat à distance et d'un simple clic.

Contrairement à la télé, Internet me semblait beaucoup plus actif. Il fallait chercher, se débrouiller, partir en chasse dans les moteurs de recherche. Sans me rendre compte que cette liaison téléphonique était aussi une ligne de défense ; avec ce côté factice où l'autre est tenu à distance, dans une intimité ambiguë.

J'estimais que le réseau ne générait pas d'accoutumance chimique ni de dépendance organique.

Néanmoins, je me rendais bien compte que mes connexions étaient des compensations. Tout ça remplaçait un manque, une dimension que je n'arrivais pas à assumer.

Cette dimension c'était probablement cette crainte de m'engager sentimentalement, cette peur d'être encore face à un nouvel échec amoureux. C'était une vraie phobie de l'abandon.

Je le savais, mais je ne bougeais pas sur mes positions.

Avec Internet, j'avais l'impression de remettre à plus tard tous mes problèmes avec les femmes.

Je me disais que le temps allait travailler pour moi.

Cette lucidité grandissante était de plus en plus douloureuse et me plongeait dans l'insomnie.

Cette cyber-traversée avait duré 18 mois.

Un jour, j'ai tout arrêté d'un coup. Ce qui ne fallait pas faire. Tout stopper brutalement ça n'était pas très futé. Tout le monde sait ça. Mais il ne suffit pas de le savoir.

C'était en décembre pendant les fêtes de fin d'année.

Bruxelles agitait son popotin dans une valse quasi indécente de cartes de crédits et de chants de Noël.

Jamais cette fête m'avait semblé aussi préfabriquée que cette année-là. J'avais perdu la plupart de mes copains non connectés.

Le soir, chez moi, l'ordinateur restait fermé.

Pour compenser le vide laissé par le Net, j'écoutais le blues de John Lee Hooker, en boucle... Ensuite, j'ai commencé par fumer quelques joints. J'achetais mes rations gare centrale, auprès d'une revendeuse en tailleur chic que j'avais rencontrée sur le réseau. Je n'exagérais pas dans les doses, mais c'était quand même la première fois que je fumais aussi régulièrement.

J'étais à côté de moi-même. J'errais dans un brouillard de contradictions. J'étais ni bien ni pas encore mal. Les écouteurs du baladeur dans les oreilles, je me sentais le King du Blues, je n'avais peur de personne.

Lors du réveillon de la Noël, j'errais à pied et dans cet état de grâce vers le centre ville. J'avais traversé au rouge et hors passage piéton le boulevard de L'Empereur.

Et bang ! J'ai rien vu ni entendu venir.

J'ai été tamponné par une ambulance pourtant hurlante et j'ai perdu connaissance dans le bleu du gyrophare.

Je me suis réveillé dans un lit d'hôpital. J'avais cette vision d'un diable à cornes de farces et attrapes bondissant hors de sa boîte dans un rire d'automate. Je m'en suis sorti avec une fracture de l'épaule gauche et une collection d'hématomes du meilleur goût.

Dans le service de traumatologie, j'ai sympathisé avec une infirmière. Quand elle est arrivée dans ma chambre, il émanait d'elle une sensation paisible comme un fleuve. Une tendresse alluvionnaire. Un rapport avec l'eau, je ne sais pas l'expliquer.

J'éprouvais quelque chose de maternel. C'était d'un classicisme accablant. C'était comme le résultat d'un calme ensablement qui remontait à mon enfance.

L'on imagine pas la force des images qui traverse la tête d'un convalescent encore tout jeune.

Par la pensée je foulais une lingerie fine sur la peau mouchetée d'une rousse authentique. Marie-Clotilde n'était pas seulement mignonne, elle me paraissait inenvisageable.

J'essayais de montrer de l'indifférence pour son jeu discret de hanches. Elle exagérait des petits riens charmants.

Ma vieille angoisse de l'échec battait son plein quand elle m'a parlé de ses futures vacances. Nous étions au fumoir. Je ne fumais pas et elle non plus. Que faisons-nous là alors ? La salle était vide. On parlait à l'abri des regards.

Je tentais d'être drôle et je l'étais. Son rire devenait chemin.

Marie-Clotilde venait de divorcer. Avant son mariage elle faisait partie d'un club de randonneurs. Elle adorait marcher. Moi aussi, mais ces derniers temps j'avais eu tendance à l'oublier, lui avais-je expliqué.

Mais Marie-Clotilde avait quelque chose de pas banal qui la différençait de beaucoup d'autres. Elle avait une extraordinaire force de persuasion. Elle vous faisait croire à fond qu'elle était vraiment heureuse d'être là avec vous, dans le court laps de temps qu'elle vous avait accordé. Et cette force c'était le baiser. Elle avait une façon de vous embrasser hors du commun. Cela commençait par des petits bisous, puis par ça partait dans une douceur infinie. Longtemps, lentement, tout prenait forme. C'était une invitation au calme. La vie est trop éphémère pour qu'on puisse avoir le temps d'être pressés. C'était ça ce baiser.

Ce printemps-là, nous sommes allés nous balader sur l'île grecque de Chios. L'olivier régnait en maître sur les plaines et les collines. Un arbre fabuleux. Si beau à regarder pour son jeu de lumière. Si bon à toucher pour ses troncs noueux et filandreux qui semblaient morts, mais qui renouaient de sève et de chair à chaque épousailles avec le soleil. Cette île était un petit paradis pour randonneurs. On marchait. On s'arrêtait. On s'embrassait.

©**Alexandre Millon**, moustachu, vit en Belgique. Est paru *Le jeudi de monsieur Alexandre*, roman, chez L'harmattan et *La Ligne blanche* roman, chez Luc Pire, collection Embarcadère. Bruxelles.
Contact : mauresque@swing.be